Document generated on 04/19/2024 11:51 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Gemma

Nicole Lavigne

Number 60, Spring 1994

La voix

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13964ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lavigne, N. (1994). Gemma. *Moebius*, (60), 85–89.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Gemma

Nicole Lavigne

La voix de ma voisine est rose. Peut-être, quand elle embrasse, donne-t-elle aussi des baisers roses. Lorsque je la vois sur son minuscule balcon ou dans l'entrée séparant nos deux maisons, c'est comme si la nature puisait à même l'arc-en-ciel pour m'offrir un bouquet changeant, aux coloris multiples. Certains jours, ma voisine s'habille en rose, alors sa voix est rose. D'autres jours, elle préfère le vert ; son visage devient alors plus éclatant, ses mots plus vifs, plus bondissants, plus près des choses de la terre. Qu'elle décide de se vêtir de bleu et la voilà prête à chavirer pour la première hirondelle du printemps. Ma voisine s'appelle Gemma et colore sa voix comme elle drape son corps : toujours en couleurs, jamais en noir et blanc. Elle est sourde-muette.

Elle ne parle jamais, pourtant je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui parlait tant. Il faut la voir déployer les bras et fendre l'air de ses mains agiles pour m'expliquer comment elle a réussi, seule, à abattre le mur de la salle à dîner pour y construire d'éventuelles étagères. La ribambelle de signes qu'elle trace dans l'espace, les arabesques qu'elle brode, ce ballet perpétuel qu'elle exécute pour compenser le verbe, sont la plus singulière des musiques. Et je vous jure que je l'entends et je vous jure que je la comprends. Ses mains sont des oiseaux qui travaillent le son.

Il m'arrive pourtant, dans la vélocité du geste, de n'avoir pas bien saisi où elle voulait en venir. Sa bouche expulse alors une série de notes graves, très gutturales, venues des profondeurs de son être. Une cascade de sons

durs, ressemblant plus aux grognements de l'ours qu'à la voix humaine, déboulent comme des cailloux. Par cet étrange soliloque, Gemma veut me dire de ne pas m'en faire : elle recommencera une fois, deux fois, dix fois s'il le faut, jusqu'à ce qu'elle voie dans mon œil briller cette petite lueur. Sa patience est infinie : cela fait vingt-sept ans qu'elle se tait là où tout jacasse et vrombit, qu'elle répand des sourires là où celui qui ne gueule pas n'existe pratiquement pas. Et si, malgré cela, mon oreille reste fermée à sa voix, si mon regard borné s'entête à ne pas voir, Gemma prendra doucement ma main pour graver une à une, sur la plage de ma paume, les lettres du mot tant convoité. Sous son index, le mot s'allume, la phrase surgit, éblouissante, comme un collier sans son écrin.

Gemma a un compagnon et une petite fille. Quand son conjoint quitte la maison pour le travail, que sa fillette part pour l'école, elle reste seule, dans ce silence qu'elle connaît bien, qu'elle habite depuis toujours. Elle s'installe alors sur le patio dans la cour arrière pour faire de la peinture ou, le plus souvent, des travaux de menuiserie. Personne ne manie la sableuse, le rabot ou la scie circulaire comme elle. Personne ne sait redonner au chêne ou au pin leur éclat ancien comme elle le fait. Il suffit que j'entende le son aigu de la perceuse ou de la scie électrique pour savoir, comme un signal, que ma voisine s'est déjà mise au travail. J'aime voir dans la lumière bleue dorée du matin sa gracieuse silhouette penchée sur l'établi, l'extrême application qu'elle met à lisser le bois, cette manière de souffler sur le bran de scie, de s'essuyer le front avec l'avant-bras pour chasser la fatigue. Autant de gestes qui témoignent du respect des choses simples, quotidiennes. Avec ses cheveux noirs qui glissent en fines gerbes sur son tablier d'apprenti, ma voisine ressemble à une princesse qu'on a extirpée d'un conte pour lui montrer à quoi ressemblait la « vraie » vie.

Souvent je lui rends visite avant que sa fille ne l'accapare pour dîner. Elle m'accueille chaque fois avec le même enthousiasme, par une profusion de petits gestes joyeux. Quand le temps le permet, nous nous assoyons sous le grand saule pour bavarder, dans ce coin du jardin qui reste frais même durant la canicule. Je l'écoute se taire ; nulle part me semble-t-il je ne goûte aussi bien le chant de l'oiseau, le vol du papillon, la caresse de la brise sur mes joues et mes épaules. Dans son langage kaléidoscopique, Gemma parvient à dire un mot, un seul, qu'elle prononce presque sans effort : « beau ». La bouche ronde comme la margelle d'un

puits, elle dit «bbb» puis «ooo», en détachant bien la consonne des voyelles. Par quel miracle ce vocable franchit-il le bord des lèvres, elles qui affichent depuis toujours un souverain mépris des mots ? Gemma dit «beau», en se levant pour chercher un magazine renfermant des photographies d'Égypte et de Grèce. Elle dit «beau» devant la pyramide de Khéops, le Phare d'Alexandrie, la statue de Zeus à Olympie. Elle dit «beau» encore en faisant tourner sur son ceintre la robe qu'elle vient de terminer, car ses mains sont aussi deux habiles couturières. «Beau» pour le chat qui bondit dans le jardin, pour les bégonias qui fleurissent dans leur pot en grès, pour l'enfant endormi dans sa poussette qui traverse la rue avec sa mère. Ce que mon regard n'a pas encore eu le temps de saisir, le sien le capte en un clin d'œil. En fait, je l'ai compris au fil de nos rencontres, Gemma aime si intensément la vie qu'il n'existe pas vraiment de mot pour ça.

Un jour que je lui rendais visite, je trouvai la cour et la maison plongées dans un silence monacal. Cela m'étonna : ma voisine faisait toujours beaucoup de bruit autour d'elle, à moins que ce ne soit mon oreille qui, par habitude, prêtait une attention démesurée au moindre son émanant de sa personne. Je frappai donc – geste élémentaire dont je ne peux me départir, même avec elle –, et, comme mon poing se figea plusieurs fois sur la vitre, j'entrai. Après avoir refermé la porte derrière moi, je me retrouvai dans une cuisine déserte. Étrange. À cette heure-ci, Gemma s'affairait devant ses comptoirs à préparer le repas du midi. Une vague inquiétude me traversa : je ne sais pas pourquoi, j'ai toujours peur qu'il n'arrive malheur à ceux que j'aime. Je déposai sur le comptoir le pot de confitures maison que je lui apportais et lançai d'une voix anxieuse «Gemma, Gemma», réflexe qui peut paraître idiot, mais dont j'avais besoin pour me rassurer. Le vide terrible auquel se heurta ma propre voix m'angoissa ; un silence épouvantable régnait dans la maison, semblable à celui que renvoient les pierres des cathédrales entre deux offices. Ne connaissant ma voisine que depuis peu, je n'avais jamais vécu une situation de ce genre : moi pénétrant chez elle à son insu. J'avais l'impression désagréable de violer un territoire sur lequel je n'avais aucun droit, même de passage. Déchirée entre la curiosité, la peur qu'il lui soit arrivé quelque chose, et ma mauvaise conscience qui m'incitait à rebrousser chemin, je finis par me retrouver dans la salle à dîner : rien. En traversant au salon, je remarquai dans son cadre ancien la

pièce de batik qu'elle avait faite elle-même – un pur chef-d'œuvre, tout d'ocre, de vert et de bleu. Toujours rien. Se serait-elle absentée en oubliant de fermer la porte à clé ? Cela ne lui ressemblait guère. Dormait-elle à l'étage ? Comment m'en assurer sans monter là-haut, forçant ainsi un peu plus son intimité ? Un frisson me passa sur le corps en songeant que n'importe qui pouvait entrer chez elle, errer dans chaque pièce, prendre tout ce qui lui plaisait et s'enfuir, sans qu'elle ne se doute de rien. Et si on l'attaquait, avait-elle seulement un cri pour se défendre ?

J'hésitais encore à monter aux chambres lorsque la cage de l'escalier me renvoya un bruit ténu, une sorte de grincement doux et discontinu, si proche du silence que l'oreille avait du mal à le saisir. « Gemma », me dis-je tout bas. Craignant le pire, je me précipitai là-haut sans perdre une minute, mon imagination échafaudant les scénarios les plus pessimistes : ma voisine s'était cassé une jambe en tombant de l'échelle dans laquelle elle grimpait souvent pour accéder au grenier. Ou bien, elle s'était gravement blessée avec la scie ou la tronçonneuse, car elle vivait dangereusement. Pire encore, on venait de l'agresser et cela avait été trop horrible pour qu'elle aille le raconter à qui que ce soit. Une fois à l'étage, j'écoutai à nouveau, retenant mon souffle : c'était bien ici, ce chuintement dont l'écho m'arrivait à présent amplifié, se distillant jusque dans mes veines.

Je suivis comme un fil d'Ariane cette plainte solitaire ; elle conduisait tout droit à la chambre principale où je trouvai Gemma, à plat ventre en travers du lit, le visage enfoui dans les draps. Elle semblait avoir échoué là au terme d'une lutte ardue où la douleur l'avait emporté. Elle ne gémissait pas mais pleurait en silence, et j'ignorais, jusqu'à ce moment-là, que le silence pouvait être si tragique. Seuls les ressorts du sommier grinçaient sous le poids de l'insoutenable chagrin dont le corps, secoué de soubresauts, supportait la charge. Les larmes coulaient tellement que je suis sûre qu'elle aurait hurlé si elle en avait été capable. Fallait-il donc que la souffrance soit si cruelle pour déchaîner un tel flot ? Je m'assis près d'elle et lui touchai l'épaule, très maladroitement je crois, je ne suis pas très douée en ce qui concerne le geste. Elle s'arrêta net et leva vers moi un visage effrayé puis surpris ; pendant qu'elle s'essuyait les joues du revers de la main, ses yeux encore tout ruisselants m'interrogeaient pour savoir comment j'étais entrée. Je lui expliquai pour la porte et le pot de confitures avant de lui avouer l'inquiétude qui m'avait incitée à monter. C'est

alors que j'aperçus près d'elle, comme un radeau à la dérive sur la mer bleue des draps, un télégramme que le facteur venait sans doute de lui remettre. Il ne m'en fallut pas plus pour comprendre que c'était lui l'oiseau de malheur. Devinant ma pensée, Gemma me tendit aussitôt la missive; le regard est un langage autrement plus intense que la parole.

... Maxence décédé nuit dernière... hôpital Rimouski... beaucoup souffert... quel espoir garder quand médecine si impuissante?... Éric t'appeler... t'attendons plus tôt possible... Tes parents qui t'aiment... dis amis surtout pas fleurs... dons Société canadienne cancer...

Les larmes de Gemma reprirent de plus belle et elle se jeta contre moi avec une force étonnante pour un corps aussi frêle. Mes bras l'accueillirent comme on accueille une naufragée sauvée de la noyade. Étrange paradoxe que la vie: elle venait de perdre un frère au moment où je gagnais une amie. Elle m'avait vaguement parlé de lui un jour, se bornant à me dire qu'il n'allait pas très bien et qu'elle s'inquiétait pour sa santé. Mais quand je l'avais questionnée, elle avait tu la gravité de sa maladie, sans doute pour ne pas tenter le mauvais sort. Je lui frottai le dos d'une main que j'espérais vigoureuse, réconfortante. Aucun mot ne me venait pour traduire la tristesse que je ressentais devant sa peine, muette et fluide comme l'eau d'une rivière. À mon tour, j'étais sans voix.

Ce jour-là, Gemma partit pour Rimouski peu avant souper, en compagnie de son mari et de son frère aîné. Je la revis une semaine plus tard; bien que marqué par la fatigue, son visage arborait la même douceur, la même détermination qui lui donnaient cet air à la fois aimable et résolu. La vie suivit son cours. Ma voisine s'installa à l'arrière de la maison et reprit ses travaux de menuiserie là où elle les avait laissés. Mais il me semble qu'elle travailla le bois avec plus d'acharnement que d'habitude, comme pour se convaincre qu'elle maîtrisait la matière.

En lui rendant visite l'autre jour, je me rappelai soudain un conte de mon enfance: celui d'une jeune fille si bonne, si courageuse, que de sa bouche coulaient des roses à la place des mots. Et d'une autre si vilaine qu'elle crachait des crapauds quand elle parlait. Et je compris tout à coup que c'était cette histoire, bien plus que la couleur de ses robes, qui déposait sur les lèvres de Gemma, chaque fois que je la voyais, ce rose subtil qui enrobe la fleur. Il ne faut jamais tuer les contes de fées que l'on porte en soi...